

Jean-Paul
ROUVE

Alice
TAGLIONI

Benjamin
LAVERNHE
de La Comédie-Française

Camille
ROWE

avec la participation de
Elsa
ZYLBERSTEIN

Aurore
CLÉMENT

JE VOUDRAIS QUE QUELQU'UN M'ATTENDE QUELQUE PART



un film de **Arnaud VIARD** librement adapté du livre de **Anna GAVALDA** publié aux éditions Le Dilettante

AVEC SARAH ADLER, CHRISTOPHE PROUD, ELISA DOMOLAR, CATERINE. SCÉNARIO ADAPTATION DANIELLES ARNAUD VIARD EN COLLABORATION AVEC VINCENT DUEZSCH, EMMANUEL COLOCCO, ET THOMAS LUTTI

PRODUIT PAR MAFIC-BENÔTY CRÉANCHER MONTAGE VÉRONIQUE BRUQUE WANG EMMANUEL SOYER COSTUME SOPHIE LANÉ DIRECTEUR DE PIERRE-FRANÇOIS CRÉANCHER MUSIQUE ORIGINALE CLÉMENT COCCO DIALOGES SÉBASTIEN BONDES SON MATTHIEU VILLEN AGNÈS FANÉZ ET NIELS BARLETTA SCÉNARIO PHILIPPE SERGEANT 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR SOPHIE DAVIN COSTUMES CAROLINE SPIETH ANNUNCIAGE TINA ROMÈRE

CHARPÈRE LINDA SCHWACH DIRECTION DE PRODUCTION ANTOINE THÉRON RÉGIE GÉNÉRALE CLOTILDE MARTIN SUPERVISION MUSICALE MARTIN CAPAUX COORDINATRICE DE POST-PRODUCTION PAULINE GILBERT UNE PRODUCTION EASY TIGER EN COPRODUCTION AVEC UGC, FRANCE 2 CINÉMA ET LES TOIT MARCHEES AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS ET OCS

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE ET DE LA RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ EN PARTENARIAT AVEC LE CNC TOUTS DROITS D'ÉPLOIEMENT UGC



PHOTOGRAPHIE MARCO ORLANDO (1) ET (2) - PHOTOGRAPHIE GUY AERTS

UGC présente
Une production Easy Tiger

JE VOUDRAIS QUE
QUELQU'UN
M'ATTENDE
QUELQUE
PART

Un film de
ARNAUD VIARD

Librement adapté du livre de Anna GAVALDA publié aux éditions Le Dilettante

Durée : 1h29

SORTIE LE 25 DÉCEMBRE 2019

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 46 40 45 30

PRESSE

I LIKE TO MOVIE / Sandra CORNEVAUX
7, rue Bourdaloue
75009 Paris
Tél : 01 83 81 13 15
sandra@iliketomovie.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

SYNOPSIS

Dans la belle maison familiale, à la fin de l'été, Aurore fête ses 70 ans, entourée de ses 4 enfants, tous venus pour l'occasion.

Il y a là Jean-Pierre, l'aîné, qui a endossé le rôle de chef de famille après la mort de son père ; Juliette, enceinte de son premier enfant à 40 ans et qui rêve encore de devenir écrivain ; Margaux, l'artiste radicale de la famille, et Mathieu, 30 ans, angoissé de séduire la jolie Sarah.

Plus tard, un jour, l'un d'eux va prendre une décision qui changera leur vie...

ARNAUD VIARD

Quelle a été la genèse de votre film ?

Tout a commencé lorsque j'ai acheté – à cause de son titre, si séduisant – le premier livre d'Anna Gavalda. C'était l'été 1999, j'avais tellement aimé ses nouvelles que je lui avais écrit une lettre. Elle m'avait d'ailleurs répondu sur une carte postale que j'ai gardée. Notre correspondance s'est arrêtée là. Quelques années plus tard, j'ai rencontré Anna Gavalda, qui avait vu et aimé mon premier film « Clara et moi ». J'ai relu ses nouvelles, et émis le souhait d'en faire un film. J'ai alors déjeuné avec son éditeur et commencé à écrire le scénario. Nous étions en 2010.

Et que s'est-il passé ?

L'écriture a duré un an et lorsque nous avons essayé de monter le film avec le producteur de l'époque (Nord-Ouest), il s'est avéré assez vite que le système ne voulait pas du projet, ce qui me paraissait assez incompréhensible puisque le livre s'était vendu à plus de 2 millions d'exemplaires. Donc, le film ne s'est pas fait.

Alors, la société de production que j'avais créée avec mes amis d'enfance pour « Clara et moi » a repris une option sur le livre. D'ailleurs, je voudrais remercier ici l'éditeur Dominique Gaultier et Anna Gavalda, puisqu'ils ont – je crois – toujours gardé les droits cinématographiques pour moi. Le temps a passé, j'ai fait un autre film et deux enfants... Puis, en 2017, j'ai retravaillé le scénario grâce à Rémi Burah d'Arte qui m'avait fait amicalement une très belle note critique. Alors, le film a rencontré son producteur, Marc-Benoît Créancier (Easy Tiger). Et un jour, tout s'est débloqué lorsque Jean-Paul Rouve a dit oui au projet. Ensuite, UGC, très enthousiaste sur le scénario, s'est positionné. A partir de là, je me suis dit que j'allais - peut-être, enfin - pouvoir faire ce film.

De nombreux films sont inspirés par des livres. Le vôtre, est tiré d'un recueil de nouvelles très différentes les unes des autres. Comment avez-vous procédé ?

Oui, c'est vrai, à la première lecture, le seul point commun à toutes ces nouvelles, c'est Anna Gavalda. En réfléchissant davantage, il m'a semblé que le sujet du livre, c'était le désir. Plus concrètement, et après avoir remué ces nouvelles dans tous les sens, après avoir compris qu'il y avait un nombre infini d'adaptations possibles, j'ai fait un choix qui s'est imposé presque inconsciemment mais avec une grande évidence : je suis parti de la nouvelle « Clic Clac » qui raconte l'histoire de deux sœurs et d'un frère qui a du mal à couper le cordon avec ses sœurs. Et puis en travaillant avec Vincent Dietschy, j'ai ajouté à cette fratrie, le Jean-Pierre de la nouvelle « Le fait du jour ». J'avais ma fratrie. J'ai ensuite insufflé à ces 4 personnages des situations, des bouts de dialogues ou d'histoires, que j'ai piochés dans les nouvelles. Par exemple, Juliette est en même temps l'héroïne de la nouvelle « II G » et celle de « Epilogue ». J'ai créé le personnage de la mère, qui n'existe pas dans les nouvelles de Gavalda, personnage qui me semble essentiel lorsque l'on veut mettre en scène une famille. Ou en tout cas, la mienne. Tout devenait clair pour moi, j'avais trouvé un sujet – la famille – et une architecture où l'on retrouvait les nouvelles de Gavalda (fidélité) tout en ne les retrouvant pas (trahison).

Votre film commence par une scène assez explicite...

La scène d'ouverture a vraiment été conçue comme un prologue. On y entrevoit la relation mère/fils entre Aurore (Aurore Clément) et Jean-Pierre. Devant sa mère et l'intimité de la chambre, Jean-Pierre est comme le petit garçon qu'il était lorsqu'il l'attend assis sur le lit, mais aussi comme son mari lorsqu'il lui met son collier, et qu'elle le regarde avec une infinie tendresse. J'ai voulu montrer ce lien extrêmement fort qui les réunit, et montrer que c'était aussi, peut-être, l'endroit du drame. Il me semblait important de commencer le film par cette scène mère/fils, et de commencer le film avec Jean-Pierre.

... Qui est incarné par Jean-Paul Rouve.

Mon choix s'est porté sur lui à cause d'un plan dans « Les Souvenirs », film qu'il a aussi réalisé et dans lequel il interprète un patron d'hôtel. Si je ne le connaissais pas personnellement, je l'avais repéré depuis longtemps comme acteur pour avoir vu au théâtre « Les aventures du Robins des bois ». J'avais rarement vu un comédien aussi drôle. J'ai fait sa connaissance avant le tournage évidemment, et ce qui m'a séduit, c'est l'homme : sa pudeur, sa gentillesse, sa simplicité. C'est très agréable d'échanger avec lui. C'est un bon camarade. Sur le plateau, j'ai découvert un acteur d'une grande finesse, qui comprend tout très vite, et qui, je crois, peut se glisser dans de nombreux univers, et c'est assez rare. Il est très séduisant dans mon film, et l'avoir filmé de cette manière à 50 ans, me touche beaucoup.

Avec Juliette, il est au centre du film...

Oui, Jean-Pierre et Juliette sont les deux personnages phares du film. Si Jean-Pierre en est l'acteur central, je dirai que Juliette en est l'héroïne. Ils sont comme deux astres qui se croisent : l'un, tourmenté, qui décline et l'autre, solaire, qui monte vers la lumière. Il se trouve que dans le film, ils se croisent une dernière fois pour une scène frère/sœur très tendre à l'hôpital, et que cette scène est exactement à la moitié du film. Si je voulais commencer le film sur Jean-Pierre, il me semblait naturel de finir sur Juliette, l'héroïne du film, ou plutôt sur son livre. Car ce film, c'est aussi l'histoire d'un livre.

Pourquoi Alice Taglioni ?

Pour le rôle de Juliette, qui est en quelque sorte le double fictionnel d'Anna Galvalda, je voulais une actrice qui rayonne par sa beauté, je voulais une star en puissance... J'ai alors déjeuné avec Alice Taglioni qui avait lu et aimé le scénario, et je suis tombé sous son charme. En la regardant, je me demandais comment on pouvait être aussi belle. Je lui ai alors proposé une séance d'essais sur un monologue extrait du film de Lars von Trier, « Breaking the waves ». Sa prestation m'a bouleversé, et j'ai décidé de lui faire confiance. A de nombreux endroits, cette fille est incroyable.

Comment avez-vous choisi les deux cadets ?

J'avais vu Camille Rowe dans « Rock'n Roll » de Guillaume Canet et l'avais trouvée extra. En plus, son rôle était très raccord avec la Margaux que j'avais imaginée. Sur le plateau, elle m'a donné beaucoup plus. Je trouvais intéressant d'avoir 2 sœurs, canons toutes les deux. Comme un clin d'œil, je leur avais offert à chacune, juste avant le tournage le livre de Catherine Deneuve sur sa sœur Françoise Dorléac. J'avais dit à Alice / Juliette, toi tu es Catherine, et à Camille / Margaux, toi tu es Françoise.

Pour Mathieu, c'est définitivement le directeur de casting qui m'a convaincu de voir Benjamin Lavernhe en essais. Je cherchais au départ quelqu'un de plus fragile que lui. Il se trouve qu'aux essais, et notamment pour une scène de comédie, son inventivité et son sens du jeu m'ont charmé au plus haut point. Je crois qu'il va falloir compter avec lui dans les années qui viennent.

Il y a encore des femmes autour de Jean-Pierre... ?

Oui, il y a beaucoup de femmes dans ce film, et pas des moindres : sa mère et son premier amour. Aurore Clément, je la trouvais très crédible en mère de Jean-Paul Rouve. Je voulais par ailleurs une mère qui soit une belle femme. Nous nous étions rencontrés sur le tournage d'Eleanor Coppola, et l'avais vu au théâtre dans « La Mouette ». Et comme mon film a quelques résonances avec la pièce de Tchekhov, Aurore était évidente pour le rôle. Son élégance, sa classe, sa finesse et son investissement sur le film ont séduit non seulement toute l'équipe, mais aussi ses quatre enfants. Si la famille fonctionne, j'ai l'intuition de penser qu'elle y est pour quelque chose.

Enfin, il restait à trouver quelqu'un pour interpréter Hélène, l'actrice. Je voulais une actrice avec un grand A, c'est à dire qui a une sensibilité à fleur de peau, un romanesque hors norme, du narcissisme et de l'humilité, et qui voue à son métier un véritable sacerdoce. Elsa Zylberstein réunissait tout cela. Par ailleurs, j'aime cette fille depuis que je l'ai découverte dans le « Van Gogh » de Pialat.

Avez-vous trouvé la place de vous glisser, vous, Arnaud Viard dans les personnages de votre scénario ?

Oui... Pour être honnête, je peux facilement me retrouver dans Juliette, Mathieu et Jean-Pierre... D'ailleurs, personnellement, et pour diverses raisons, j'ai mis du temps à vivre ma vie, la mienne. Comme la grande majorité des gens, sans doute. Lorsque j'ai dit à 14 ans que je voulais être acteur, mes parents ne m'ont pas entendu, et lorsqu'à 26 ans, je leur ai écrit une lettre pour leur dire que j'arrêtais mon travail dans la publicité, pour entrer au cours Florent, ils sont tombés des nues, et m'ont juste dit : « On ne pourra pas t'aider ». Je me détachais de l'emprise parentale et pouvais enfin vivre ma vie. Le personnage de Jean-Pierre vient de là. J'ai voulu mettre en scène le drame de quelqu'un qui n'est pas allé vers son désir, qui se réveille un jour à 50 ans, et se rend compte qu'il est passé à côté de sa vie. Parfois, les rêves sont enfouis tellement loin qu'ils ne ressortent pas mais là, ils resurgissent à la faveur d'un coup de téléphone de son premier amour (Elsa Zylberstein) qui est devenue comédienne. Jean-Pierre se rend compte alors qu'il est sûrement trop tard pour vivre son désir. Le champ des possibles s'est rétréci, et l'écart entre la vie qu'il a et celle dont il rêvait, est devenu trop grand. Voilà le vrai drame romanesque du film. Et comme le dit la chanson de New Order sur laquelle Mathieu expulse son chagrin, « Dreams never end » : les rêves ne finissent jamais.

Pour en revenir au romanesque du film, j'ai l'impression qu'il est aussi incarné par des choix esthétiques...

Je voulais me démarquer de l'esthétique du téléfilm plutôt naturaliste. Je souhaitais assumer le mélodrame avec les films de Douglas Sirk comme référence. Avec le chef décorateur et le chef opérateur, nous sommes partis de là... Et au fur et à mesure, nous avons évolué pour ne pas garder un côté trop artificiel. J'aime beaucoup la lumière d'Emmanuel Soyer, lumière qui n'est pas naturaliste, mais un peu décalée, presque théâtrale parfois, comme dans certains mélodrames américains. On est souvent resté dans des déclinaisons de bleu. Je voulais de cette manière souligner le romantisme du film. Ensuite, il y eu les choix de cadres, qui ont été assez instinctifs. Mon désir était d'être près des visages. Je voulais être avec mes personnages, que la caméra rentre dans leurs peaux et dans leurs émotions, et à la fois, je ne voulais pas qu'ils soient étouffés dans le cadre mais qu'ils respirent et qu'il y ait du décor dans le cadre. Je ne voulais pas montrer la famille comme un lieu sclérosant. Enfin, il y avait la maison d'Aurore, qui est le décor principal du film et celui qui me tenait le plus à cœur. Et je l'ai trouvé à deux cent mètres de l'endroit où j'ai vécu enfant et adolescent dans le petit village de Fixin. Elle était parfaite pour le film.

Quelques mots sur le montage et la musique...

Je sais maintenant ce que veut dire réécrire un film au montage. Au départ, le film avait été pré minuté à 1h55. A l'arrivée le film dure 1h30. J'ai compris que le rythme était plus important que les explications. Ainsi, le film est devenu plus fluide. Un jour, un ami monteur m'a dit : « plus tu coupes, plus tu montres ». J'ai voulu privilégier un montage qui fait la part belle à la sensation et à l'émotion. Pour la musique, j'ai eu la chance de rencontrer Clément Ducol, qui est un grand arrangeur et qui a travaillé essentiellement avec la crème de la chanson française (Souchon, Delerm, Vianney). En travaillant avec lui, j'ai pu me rendre compte à quel point il était aussi un compositeur ultra talentueux. Sa musique me plaît beaucoup. Elle est simple, contemporaine, mélodieuse, au service de l'émotion. Juste un piano, un violoncelle, et des voix. Pour la petite histoire, il est aussi le compagnon de Camille, qui interprète avec lui la chanson du générique de fin.

Dans quelle catégorie situez-vous Je voudrais...,

Je dirais que c'est un film qui raconte une histoire de famille. Je dirais aussi que c'est un mélodrame assumé, avec un désir de mélancolie mais aussi de solarité. Enfin, je crois que lorsque l'on est acteur ou réalisateur, que l'on est un fils ou une fille dans une famille, on veut être aimé et reconnu. En cela, je suis heureux que le film sorte pour Noël car c'est une période où l'on est plus fragile, où l'on a particulièrement besoin de sentir que l'on est aimé... et que finalement quelqu'un nous attend quelque part.

JEAN-PAUL ROUVE

L'entrée dans la « fratrie »

Je n'avais pas lu le livre d'Anna Gavalda qui donne son titre au film. Je ne connaissais pas Arnaud Viard non plus, même si j'avais vu (et aimé) son film « Clara et moi ». J'ai reçu son scénario par l'intermédiaire de mon agent. Je l'ai lu et je l'ai trouvé « balèze ». Il était très bien écrit, très bien construit, et il parlait avec finesse et intelligence de ce qui me passionne et que j'aime explorer avec David Foenkinos dans mes propres films : les êtres humains, les rapports de famille et les choses de la vie... C'est toujours le scénario qui m'incite à faire, ou non, un film. Il faut qu'il me donne l'envie de m'y aventurer et que j'y « vois » du cinéma. En revanche, je me fiche du chemin qu'il va m'obliger à emprunter – peur, aventure, passion, burlesque, drame, comédie, etc. – je lui demande juste d'avoir de l'humanité et de m'emmener quelque part. C'était le cas avec le scénario d'Arnaud.

Mon personnage

Jean-Pierre est représentant chez un négociant en vins. Il a plutôt bien réussi et semble aimer son métier. Mais sous son « costume-cravate » et ses allures de bon père de famille, de mari, de frère et de fils attentionnés, on sent que quelque chose cloche chez lui, que sa vie ne l'épanouit pas, qu'il fait semblant. C'est cette fêlure qui m'a touché. Moi qui ne viens pas d'un milieu artistique, je me suis souvent demandé comment j'aurais vécu si je n'avais pas réussi à devenir acteur. Cette problématique d'arriver à vivre à la bonne place m'a toujours interrogé.

Endosser le costume de Jean-Pierre

Je ne me demande jamais comment je vais m'emparer d'un rôle. Il n'y a ni méthode, ni analyse qui tiennent. Je crois que, simplement, j'invente à mon personnage la vie que je lui imagine à travers la lecture du script.

C'est drôle parce qu'on ne me pose jamais cette question quand j'interprète quelqu'un d'hors-norme. Demande-t-on à un acteur comment il fait pour entrer, par exemple, dans la peau d'un serial killer ? La réponse est non. Mais quand il joue un représentant de commerce mal dans sa peau, alors là, la question arrive, presque systématiquement. Comme si jouer quelqu'un de normal relevait de l'étrange, obligeait à des contorsions ! C'est peut-être parce que la normalité permet l'identification, et que ce phénomène interpelle ou fait peur.

Jouer naturel

On croit souvent que jouer naturel est plus facile. Pour moi, c'est faux. Même si je dois exprimer des sentiments que je peux ressentir, même si j'ai des points communs avec le personnage que je dois interpréter – et avec Jean-Pierre, j'en avais – je (re)compose tout. J'éloigne le personnage de moi. Je le mets à distance. Cela me demande un boulot fou, qui ne se situe pas du tout au même endroit que les autres formes de jeu, la comédie, par exemple. Dans la comédie, on peut s'appuyer sur des choses concrètes, des rythmes, ou des intonations ou des « trucs » à la De Funès. Quand on est dans l'« ultra-naturalisme », c'est impossible. La composition doit être invisible. Il n'y a pas de béquille. L'acteur est nu. Il ne peut compter que sur sa capacité à « jouer », au sens ludique du terme. Même si ce « mentir-vrai » est casse-gueule, il me procure un plaisir enfantin.

Cela dit, paradoxalement, comme je l'ai dit plus haut, je me dévoile moins quand je joue « naturel ». Quand j'interprète un Jeff dans « Les Tuche », par exemple, j'en raconte plus sur moi que lorsque je joue un Jean-Pierre. Mais les deux m'amuse. Trouver à un personnage la façon la plus « normale » pour lui de dire « bonjour » peut être aussi intéressant que de lui inventer un jeu de scène destiné à faire rire. Le « naturalisme » me passionne de plus en plus. Tant mieux, puisque, plus ça va, plus on me demande de jouer des mecs « ordinaires ».

Le film choral

J'adore ce genre de films. Mais pour en avoir écrit plusieurs, je sais qu'ils ne sont pas faciles à faire. Il faut à la fois maintenir la cohérence de l'histoire et suivre plusieurs personnages en même temps. Arnaud a tenu ces deux rênes d'une manière à la fois fluide et ferme. Quand j'ai reçu son scénario, je sortais du tournage de « Lola et ses frères », qui est aussi un film sur la famille. J'ai trouvé que c'était une belle coïncidence.

La famille

Quand on tourne avec des acteurs professionnels, ce n'est pas difficile d'avoir à faire croire qu'on a toujours eu avec eux des liens familiaux : on fait le même métier. Cela rapproche. Personnellement, sur un plateau, sauf à avoir la mémoire qui flanche, je crois n'avoir jamais eu de désaccord avec un comédien.

Cela dit, en l'occurrence pour ce tournage, Arnaud avait constitué une « famille » d'acteurs formidables. Pour avoir tourné avec elle mon premier film, « Sans arme, ni haine, ni violence », je connaissais déjà Alice. Parce qu'on avait joué ensemble dans « Le Sens de la fête », j'avais déjà goûté aussi à l'humour de Benjamin. J'ai découvert les autres membres de « la famille » avec bonheur : Camille, délicieuse et charmante, Elsa – travailler avec elle est très simple – et Aurore Clément, que j'ai adoré faire rire en lui balançant des horreurs. On a bien joué ensemble. On était tous heureux de venir sur le plateau. Tellement que parfois, on aurait bien refait certaines prises, juste pour prolonger le plaisir d'être ensemble.

Arnaud

Plus touchant que lui, tu meurs ! Arnaud est un grand émotif. Quand il est content d'une prise, il peut avoir les larmes aux yeux. Peut-être parce qu'il en est un lui-même, il aime les acteurs. Il sait leur parler, il sait comment les diriger. Il est à la fois doux, précis, et sans aucun ego, d'où sa grande générosité. On sentait qu'il voulait le meilleur pour ce film qui lui tenait d'autant plus à cœur qu'il l'avait porté pendant sept ans. Quand on s'est battu pendant tant de temps sur un projet, le voir se concrétiser tout d'un coup, forcément, ça remue. On comprenait son émotion.

Le ressenti du film

Un script n'est pas seulement un texte dactylographié sur des pages blanches. Il s'en dégage toujours une odeur et une couleur. Parfois, dans le film fini, elles ont disparu. Là, je suis content : il me semble que non seulement on les retrouve, mais qu'en plus elles n'ont pas été altérées. Quand j'ai vu le film, j'ai ressenti les mêmes émotions qu'à la lecture de son script.

« Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » est un beau mélo d'aujourd'hui. Il est de la trempe de « Sur la route de Madison » : il étreint, mais il ne pleurniche pas.

C'est un film sur les rêves abandonnés, sur le temps qui passe, sur la vie qui continue malgré tout. Il a un côté « Illusions perdues » de Balzac. Il me rappelle mon enfance. Il m'évoque aussi beaucoup, par sa légèreté, son élégance et sa mélancolie, la sublime chanson d'Alain Souchon, « Le Bagad de Lann-Bihoué ».

ALICE TAGLIONI

L'entrée dans la « fratrie »

Les choses se sont passées très simplement. Je crois qu'Arnaud avait pensé à moi pour être Juliette, la deuxième des quatre frères et sœurs de la famille. Il m'a envoyé son scénario, je l'ai lu et j'ai été touchée. Il y a très longtemps que j'avais envie de faire un film sur la famille, sur les liens qui l'unissent, qui peuvent être forts, intenses et magnifiques, mais qui peuvent aussi être inhibants et destructeurs. Le scénario de « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » est exactement au cœur de cela. Il est tour à tour tendre, dur, léger, tragique, consolant et porteur d'espoir. Un peu comme celui des « Choses de la vie » de Claude Sautet, mais avec des personnages nés de l'imagination d'Anna Gavalda et aussi de celle d'Arnaud, qui a rebattu les cartes du livre et a rassemblé ces personnages dans une même famille.

Je connaissais certains des romans d'Anna Gavalda, mais pas « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part ». Quand j'ai su que j'allais faire le film, je n'ai pas voulu le lire. Comme pour « Réparer les vivants » ou « La dernière folie de Claire Darling », j'ai préféré me concentrer sur le scénario. Quand il s'agit d'une adaptation de roman, je préfère me mettre dans les traces de « l'adaptateur » et m'immerger dans son univers. Ce dernier pouvant être différent de celui de l'auteur, cela évite à l'acteur des malentendus d'interprétation.

Juliette

Juliette est un personnage d'une grande complexité, à la fois pragmatique et idéaliste : elle est prof mais voudrait devenir écrivain. Je l'aime parce qu'elle est attachante, secrète, drôle, pleine de couleurs différentes et surtout, parce qu'elle est toujours en mouvement et qu'elle va évoluer. Au début, on la croit soumise, résignée, dans le renoncement. Et puis, surprise ! Quand les coups durs vont arriver, au lieu de s'enfoncer dans le tragique, elle va au contraire trouver le ressort pour rebondir et aller vers la vie et la liberté. Juliette est comme un papillon qui sort de sa chrysalide. J'ai adoré l'interpréter.

Bien que, comme Anna Gavalda, la Juliette du film soit prof avant de devenir écrivain, je ne me suis pas posé la question de savoir si elle en était une représentation. D'abord parce que j'ai interprété « la » Juliette du scénario d'Arnaud, ensuite parce que, je ne suis pas absolument sûre que les nouvelles d'Anna Gavalda soient autobiographiques.

En revanche, ce personnage de Juliette a été pour moi une belle source de réflexion. Cette fille qui, sur les conseils de son frère et avec le soutien de sa famille, va se moquer du regard des autres et tout lâcher pour faire ce dont elle rêve, c'est-à-dire écrire, j'ai trouvé cela très inspirant.

Jouer « naturel »

Jouer « naturel » est un exercice très particulier qui exige beaucoup de travail et de maturation. Pour aboutir à une aisance parfaite, il faut se laisser porter par les phrases, et aussi par soi-même. C'est comme au piano, auquel je reviens toujours : plus ça a l'air simple, plus c'est compliqué.

Jouer dans un film dramatique comme celui d'Arnaud me demande toujours beaucoup d'énergie. J'en sors souvent assez « lessivée », encore que je me débrouille pour ne pas puiser dans mes réserves d'émotions, ou en tous cas le moins possible. Ce n'est pas moi qui dois souffrir, c'est le personnage !

Reconstituer une famille

Mis à part Jean-Paul, qui m'avait fait jouer dans son premier film, mais que je n'avais pas revu depuis, je ne connaissais aucun acteur du film. C'est souvent le cas. Notre travail étant de créer l'illusion, cela ne m'inquiète jamais. Pour l'expliquer, j'aime bien prendre l'exemple de l'écriture. Lorsqu'on met des mots côte à côte, ils n'ont souvent rien à voir les uns avec les autres, mais, si on les enchaîne intelligemment, ils peuvent former des phrases sublimes. Pour moi, les acteurs, sont un peu comme des mots. Ils existent par eux-mêmes, mais, après, ils dépendent beaucoup de la personne qui va les « agencer », en l'occurrence, sur un plateau, le réalisateur. C'est là que l'alchimie marche ou pas.

Il me semble qu'avec Arnaud, elle marche parce qu'il n'a choisi que des acteurs qui lui faisaient confiance et qui allaient, ensemble, dans la direction qu'il souhaitait. Non seulement il nous a beaucoup inspirés, mais il nous a très bien dirigés, avec un tact fou. Sans doute parce qu'il est un être très émotif – il est capable de fondre en larmes au cours d'une prise. Peut-être aussi parce qu'il est lui-même acteur.

Les dialogues

J'ai tout de suite adoré ceux d'Arnaud. Ils sont simples, fins, quotidiens, ciselés, jamais explicatifs. Je n'y ai pas touché. En général, je demande rarement des retouches. Il faut vraiment que la phrase ne me corresponde pas du tout ou qu'elle « jure » avec mon personnage. Cela arrive très peu souvent.

Le ressenti du film

Je pense qu'inévitablement « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » va provoquer des émotions. Qu'on ait des frères et des sœurs ou qu'on soit enfant unique, qu'on ait vingt ou cinquante ans, on a tous eu des parents. On a tous cherché auprès d'eux de la consolation après un gros chagrin, on a tous cherché, aussi, à s'en émanciper ou, en tous cas, on y a tous pensé, sans parfois y parvenir, comme le Jean-Pierre du film. La scène où sa mère le dissuade de revoir son ex-fiancée actrice m'a particulièrement bouleversée.

On s'est tous interrogés aussi sur l'origine de nos tristesses, sur nos problèmes de réussites et d'échecs, sur l'opportunité d'avouer ou non des trucs à l'autre, par peur de le blesser, « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » parle de toutes ces choses qui nous remuent, nous empêchent ou nous font avancer, nous entraînent au fond ou au contraire, nous emmènent dans les nuages. Sa magie est qu'on en sort en se disant que, malgré tout, la vie est belle. Au fond, on est exactement dans le même état que lorsqu'on referme un livre d'Anna Gavalda. Emu et sacrément regonflé.

BENJAMIN LAVERNHE

L'entrée dans la « fratrie »

Je ne connaissais ni Arnaud, ni le livre d'Anna Gavalda, mais quand mon agent m'a fait lire le scénario, j'ai tout de suite eu un coup de cœur. Son genre, son thème, le personnage qu'on m'y proposait... tout m'a immédiatement « parlé ».

J'aime bien les films choraux. A jouer, ils ont quelque chose qui me rappelle le travail de troupe au théâtre. Celui-là me touchait particulièrement car il parlait de la famille. Et la famille, je connais bien ! A la maison, nous étions quatre enfants, une fille et trois garçons, et les discussions étaient animées et ouvertes ! Nous avons des liens d'amour et de confiance très forts entre nous, mais cela n'empêchait pas que, comme les frères et sœurs du film, nous pataugions parfois dans nos contradictions, nos difficultés et nos pudeurs.

« Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » avait donc pour moi un petit goût de Madeleine de Proust. Dans son rapport, si délicat, à l'émotion, et dans sa façon, si pudique, d'aborder le drame, il me rappelait également deux films qui m'avaient particulièrement bouleversé : « Les Choses de la vie » de Claude Sautet et, plus récemment, « Alabama Monroe » de Felix Van Groeningen.

Je me suis alors plongé dans le livre d'Anna Gavalda et j'ai été séduit par la façon dont Arnaud avait adapté cette succession de nouvelles, pour la plupart assez tristes, pour les réunir en une seule histoire de famille, et cela sans pathos, ni lourdeur, ni complaisance, en réinventant des personnages, tous attachants. A la fin d'une pièce qu'il était venu me voir jouer au théâtre, je lui ai dit que, s'il le souhaitait toujours, je serais Mathieu.

Mathieu

Je n'avais encore jamais interprété de personnage aussi sensible. Bien qu'il soit le seul de la fratrie à pouvoir, par moments, prendre en charge la comédie du film, Mathieu est un garçon assez bouleversant, parce que pas du tout sûr de lui. Son côté décalé, aérien et burlesque lui vient de sa maladresse. Timide et hypocondriaque, il doute de tout, même de sa virilité. Quand on tombe amoureux de la fille de ses rêves et qu'on n'a pas envie de la laisser passer, c'est assez embêtant ! Mathieu a tellement peur de ne pas être à la hauteur de sa conquête qu'il fait un truc, que, moi j'aurais pu faire : il appelle sa petite sœur pour lui demander des conseils en amour. En fait, Mathieu a cette sensibilité féminine qu'ont certains hommes dans la vie mais qu'on montre, me semble-t-il, rarement au cinéma. Jouer ce garçon qui, à presque trente ans, se comporte comme un puceau gauche et stressé, a été un régal. Les scènes de la drague et du premier rendez-vous m'ont, notamment, beaucoup amusé.

Devenir Mathieu

Pour devenir Mathieu, j'ai d'abord visionné les films qu'Arnaud nous avait recommandés, et puis j'ai fait comme d'habitude : j'ai lu et relu le scénario. Même quand je me sens proche d'un personnage – ce qui était le cas avec Mathieu – le script est toujours mon premier guide. Je l'arpente, souvent à voix haute, jusqu'à ce que je le retienne dans sa continuité. Cela, de façon à apprivoiser mon personnage, à le connaître, à me permettre aussi de toujours savoir ensuite où il va en être, quel que soit l'ordre dans lequel on va tourner ses scènes. Après, il n'y a plus mille choses à faire : tout se fait inconsciemment. On enfile le costume de son rôle, et son allure et son ton viennent naturellement. Il ne reste plus qu'à se concentrer (rire).

Les essais

Même s'il l'a vu dans d'autres partitions, il me paraît normal qu'un réalisateur fasse passer des essais à un acteur. Cela lui permet de se rendre compte si son univers va pouvoir coller avec celui de son film. Et réciproquement d'ailleurs, car le comédien a lui aussi besoin de savoir s'il va s'entendre artistiquement avec le cinéaste. Au fond, les essais sont comme une première séance de travail, de laquelle dépend la décision d'entamer, ou non, une aventure commune.

Cela dit, ceux pour Mathieu n'ont pas été très faciles. Arnaud m'a demandé de jouer une scène écrite... pour un autre personnage du film. C'était une scène délicate, qui nécessitait que je fonde en larmes. Avec le recul, je pense qu'Arnaud voulait tester ma sensibilité, mais sur le moment, je n'ai pas bien compris. J'ai quand même joué la scène sans poser de questions. J'ai sans doute bien fait : deux semaines plus tard, Arnaud m'appelait pour me confirmer que j'avais le rôle.

La famille

Même si physiquement on ne se ressemble pas, je pense qu'à l'image, notre famille fonctionne et que nous sommes crédibles. Bien que dans ce métier souvent il faille se toucher, se prendre dans les bras, avoir vite de l'intimité physique pour faire croire à des liens forts, parfois, à l'écran, « la mayonnaise » ne prend pas. Je suis content que dans nos scènes nous ayons réussi à atteindre un tel degré de vérité et d'authenticité. C'est ce qui fait que ce métier continue de me bouleverser.

Je me rappelle de cette scène, la première que j'ai tournée avec Sarah Adler. Nous ne nous connaissions pas du tout. Nous nous sommes retrouvés à 10h du matin devant un mug pour tourner une séquence où nous devons traverser de très fortes émotions. On a joué dans une empathie telle que, de « fausse » enfin de « jouée », l'émotion est devenue vraie au fil de la scène. Après, j'ai eu l'impression d'être lié à elle alors que nous nous connaissions seulement depuis quelques heures. Je dis cela d'elle, mais je pourrais en dire tout autant de tous les autres acteurs de la distribution. J'ai eu le sentiment que dans la vraie vie, ils auraient pu être de ma famille, tant on a été soudés. C'est assez rare.

Les dialogues

Comme beaucoup de comédiens de théâtre, je suis très attentif à la qualité des dialogues. Il faut qu'ils m'embarquent et soient bien écrits. C'est même une des conditions non négociables pour que j'accepte un film, aussi bien scénarisé soit-il. Au cinéma, les personnages ne peuvent exister que s'ils s'expriment comme dans la vie. Enfin pour le cinéma qui se dit réaliste en tout cas. S'ils sont trop littéraires ou trop explicatifs, on ne peut rien en faire. Tous ceux de « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » avaient une finesse et une réalité, une justesse importante.

La scène la plus « périlleuse »

Le plus difficile pour moi ce sont les scènes d'émotion où je n'ai pas de partenaire. Comme, par la force des choses, je suis obligé d'être face à moi-même, comme devant un miroir, il m'arrive de me bloquer et d'être sec. Dans le film, la séquence où je danse seul pour expulser mon chagrin m'a demandé une concentration folle et j'ai dû laisser ma pudeur et ma timidité au vestiaire ! Lorsqu'on est deux, c'est plus simple. On plonge dans le regard de l'autre, on s'en nourrit, on se laisse porter et on oublie la caméra.

Arnaud

Arnaud est l'un des hommes les plus émotifs que j'ai jamais rencontrés. Il est à fleur de peau. Sur le plateau, il semblait vivre les choses à notre place. Après les prises, il avait souvent les yeux mouillés. Je pense qu'il était ému de voir se concrétiser ce projet qu'il portait depuis tant d'années.

Il nous dirigeait très bien, par petites touches. Il nous parlait peu, souvent à l'oreille, mais ce « peu » était toujours très signifiant et nous aidait à jouer. Il me faisait penser à Ivo van Hove avec qui j'ai travaillé à la Comédie Française, dans sa manière de nourrir le jeu. Arnaud et lui font partie de ces metteurs en scène dont les indications vous nourrissent et vous remettent toujours dans le bon chemin.

Le filmage

Sans doute pour que nos émotions ne lui échappent pas, Arnaud nous a beaucoup filmés de près. Personnellement, cette proximité presque constante avec la caméra ne m'a pas gêné. Sauf pour cette fameuse scène de danse où, à un moment, la caméra s'est approchée à cinq centimètres de mon visage. Extérioriser un chagrin est souvent difficile, mais là, cela a été très étrange, très troublant. Ça met en exergue l'impudeur de ce métier aussi parfois.

Le ressenti du film

« Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » est un mélo familial, et il n'y en a pas tant que cela, en tout cas, pas de cette qualité d'écriture et d'émotion. Normalement, les gens devraient être « cueillis ». Ils ne le seront peut-être pas aux mêmes moments, ni par les mêmes personnages, mais il me paraît impossible qu'ils regardent ce film avec indifférence. Même s'il évoque des pépins de vie, « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part » est dynamique, positif et lumineux. On en sort comme après un livre d'Anna Gavalda : les yeux humides, mais regonflé, le sourire aux lèvres, avec du baume au cœur...

CAMILLE ROWE

L'entrée dans la « fratrie »

Quand Arnaud m'a rencontrée pour me proposer de jouer dans son film, je n'ai pas sauté de joie, mais presque ! (rire) J'aime beaucoup Anna Gavalda. Elle invente des histoires, et après, elle les raconte comme si elles étaient vraies, avec une fluidité de style et un naturel de ton très rares, avec aussi, souvent, beaucoup de drôlerie et de romantisme. Même si elle écrit des trucs horribles ou tristes ou nostalgiques, elle arrive quand même toujours à vous remonter le moral.

J'étais encore adolescente quand j'ai lu « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part ». Je m'y suis replongée et j'ai trouvé jolie la façon dont Arnaud avait réussi à tresser toutes ses petites histoires pour n'en faire plus qu'une. La perspective d'en incarner un des personnages m'a remplie de bonheur.

Le scénario

J'ai adoré le scénario, à la fois pour son style et son contenu. A cause de la limpidité et de la simplicité de son écriture, de l'empathie immédiate envers ses personnages, j'y ai tout de suite retrouvé la patte d'Anna Gavalda. Sur le fond, il explorait avec beaucoup de vérité et tendresse, un sujet inépuisable pour moi : la famille. Même si j'habite depuis plus de dix ans aux Etats-Unis, je suis attachée viscéralement à la mienne. Comme elle a été recomposée, j'ai deux demi-sœurs et un demi-frère, mais nous sommes liés comme les doigts d'une main. Malgré nos différences et même si on se cache parfois des choses, nous avons beaucoup d'attention les uns pour les autres. Chagrins, bonheurs, petits riens et grands chambardements, on partage énormément de choses. Bien que n'ayant pas vécu les mêmes histoires, j'ai été émue de nous retrouver tous les quatre dans les frères et sœurs du film.

Margaux

Margaux est à la fois proche et lointaine de moi. Nous partageons d'être, toutes les deux, des artistes entières et sincères, mais elle, est extravagante, alors que je suis timide et réservée. Nous avons aussi en commun d'être, toutes les deux, des passionnées, mais je ne crois pas avoir son égocentrisme, ce vilain – mais si excusable – défaut qui est souvent l'apanage des gens trop obnubilés par leur métier. J'en connais plein des gens comme ça, tellement concentrés sur ce qu'ils font qu'ils en oublient de regarder autour d'eux et en viennent, sans le vouloir, à blesser leur entourage. Moi, même si je suis à cent pour cent dans ce que je fais, j'essaie toujours de garder les yeux ouverts sur les autres : même involontairement, je déteste faire de la peine.

Cela dit, j'aime Margaux. Sa combativité, sa créativité et sa franchise me touchent. Simplement, avec l'assentiment d'Arnaud, j'ai essayé d'en faire une fille plus vulnérable qu'égoïste ! Elle m'a parfois rendu la vie dure, notamment dans les scènes de drame. N'ayant pas beaucoup d'expérience d'actrice, et ne sachant pas encore très bien comment me mettre à distance de mon personnage, j'ai encaissé ses émotions de plein fouet. Cela me mettait K.O. pour plusieurs jours. J'ose espérer que ce film m'aura beaucoup appris!

Etre dans un film choral

Beaucoup d'acteurs pensent qu'être dans un film choral diminue leur responsabilité. Pour moi, c'est tout le contraire. Jouer avec un seul partenaire, comme je l'ai fait, par exemple, dans « Rock'n Roll » de Guillaume Canet, m'enlève de la pression : en dehors du réalisateur, je n'ai qu'une personne à « étonner » ! Cela m'est plus facile de proposer des trucs, j'ai moins peur de me tromper, et si je me plante, je n'implique qu'une seule personne. Dans les films où j'ai plusieurs partenaires, j'ai l'impression que la moindre erreur va avoir un effet boule de neige et que tout le groupe va en pâtir. Cela me freine et décuple ma timidité. Sur ce film, j'avais un désavantage supplémentaire : j'étais la moins expérimentée. Souvent, il a fallu que je respire très fort avant de me lancer (rire).

L'équipe

Mis à part Arnaud, je ne connaissais personne. Mais tout le monde m'a accueillie à bras ouverts. Benjamin m'a fait beaucoup rire. En me taquinant tout le temps, Jean-Paul faisait fondre mon trac. Il m'appelait « l'Américaine » ! Bien que jouant ma sœur aînée, Alice a été une vraie petite maman. Elle « nourrissait » mon jeu, m'abritait sous son aile, me faisait un bien fou. Quant à Aurore, je suis tellement tombée sous son charme que nous nous voyons quand je viens Paris.

Arnaud

Arnaud est un homme magique. Il est tellement sensible et agréable qu'il est impossible de lui résister. Moi qui n'aime pas trop parler de mes trucs personnels, au premier rendez-vous, je lui ai ouvert mon cœur. On a parlé de plein de choses. Pour me mettre dans le bain de son univers, il m'a conseillé de voir certains films de Claude Sautet et d'Olivier Assayas. Après, quand il a mis sa casquette de réalisateur, son attitude n'a pas changé. A mon arrivée sur le plateau, comme il s'est rendu compte que je flippais un peu, il a pris le temps de me rassurer. Etre dirigée par lui a été très doux, très formateur aussi. Il m'a beaucoup appris.

L'ambiance du tournage

C'était le deuxième tournage que je faisais en France et j'ai eu l'impression d'être au paradis. D'abord, sur un plan général, les conditions de travail sont moins dures ici qu'aux Etats-Unis. Ici, il y a une législation du travail. On ne travaille pas dix-huit heures d'affilée comme on peut nous l'imposer là-bas. En outre, on mange beaucoup mieux. Et ce n'est pas anodin !

Sur un plan plus personnel, j'ai adoré tourner en Bourgogne. C'est une région délicieuse, si riche que j'y passais mes week-ends. Je peux dire que c'est grâce à ce tournage que j'ai redécouvert la France.

Le ressenti du film

Franchement, je ne vois pas qui pourra résister à ce film à la fois si tendre, si positif et si tragique aussi. La vie est par moments violente avec ses personnages. Eux, en revanche ne le sont jamais. Ils sont tour à tour forts et faibles. C'est cette alternance qui leur donne leur humanité.

BIOGRAPHIE ARNAUD VIARD

C'est après une école de commerce qu'Arnaud Viard se tourne à 27 ans vers le cinéma, d'abord en tant qu'acteur, puis en réalisant en 1994 son premier court-métrage, LA FLEUR À LA BOUCHE, d'après Luigi Pirandello. Suivront deux autres courts-métrages.

Parallèlement, il enseigne au Cours Florent en travaillant avec de jeunes acteurs et une caméra avant de signer en 2004, son premier long-métrage CLARA ET MOI, succès critique et public, qui reçoit le Prix Cinéma de la Fondation Barrière. Ensuite, il interprète un papa idéal dans le programme court, QUE DU BONHEUR avant d'écrire, produire, jouer et réaliser ARNAUD FAIT SON DEUXIÈME FILM, autofiction intime, drôle et poétique.

C'est en voyant ce film singulier et hors système, qu'Eleanor Coppola le choisit pour incarner le héros français de son premier film de fiction, PARIS CAN WAIT, aux côtés de Diane Lane et Alec Baldwin, auréolé d'un vrai succès aux États-Unis et au Japon.

Le 25 décembre 2019, sort en salles JE VOUDRAIS QUE QUELQU'UN M'ATTENDE QUELQUE PART, adapté du recueil de nouvelles d'Anna Galvalda.

LISTE ARTISTIQUE

Jean-Pierre

Jean-Paul ROUVE

Juliette

Alice TAGLIONI

Mathieu

Benjamin LAVERNHE de La Comédie-Française

Margaux

Camille ROWE

Hélène

Elsa ZYLBERSTEIN

Aurore

Aurore CLÉMENT

Nathalie

Sarah ADLER

Thierry

Christophe PAOU

Charlotte

Elsa DAMOUR-CAZEBONNE

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	Arnaud VIARD
Scénario, adaptation et dialogues	Arnaud VIARD
En collaboration avec	Vincent DIETSCHY Emmanuel COURCOL Thomas LILTI
Produit par	Marc-Benoît CRÉANCIER
Une production	EASY TIGER
En coproduction avec	UGC IMAGES FRANCE 2 CINÉMA LES 1001 MARCHES
Directeur de production	Antoine THÉRON
Première assistante réalisateur	Sophie DAVIN
Image	Emmanuel SOYER
Son	Mathieu VILLIEN Agnès RAVEZ Niels BARLETTA
Montage	Véronique BRUQUE
Musique originale	Clément DUCOL
Décors	Sébastien GONDEK
Costumes	Caroline SPIETH
Maquillage	Tina ROVERE
Coiffure	Linda SCHWACH